

LE LANGAGE DES CIERGES.

On raconte que pendant la récente maladie du czar, un incident assez curieux se serait passé à l'église Saint-Nicolas de Saint-Petersbourg, au moment où les inquisiteurs inspirés par la santé de l'Empereur étaient les plus vives.

On connaît la superstition du peuple russe et sa foi dans les ténés. Un certain nombre de femmes se rendirent donc à Saint-Nicolas et se mirent à prier devant l'image du saint, en lui suppliant de leur faire savoir par le langage des cierges combien d'années l'Empereur avait encore à vivre.

Vivre en quoi consiste cette épreuve. La durée d'un cierge étant en moyenne de deux heures, on en allume cent, s'il s'agit d'un enfant nouveau-né, et pour un adulte, autant qu'il lui reste d'années à vivre pour arriver à l'âge de cent ans.

Le czar ayant trente-deux ans, les bonnes femmes allumèrent soixante-huit cierges et se mirent à prier : de temps en temps une lumière s'éteignait ; les assistants comptaient avec angoisse et les flammes qui s'élevaient si lentes... Enfin, les deux heures passèrent ; un cri de joie s'éleva de la foule prosternée dans l'église : cinquante-six cierges restaient allumés.

L'Anecdote, que bien des feuilles allemandes ont recueillie, nous ramène en mémoire une histoire similaire qui se passa, il y a plus d'un siècle, et qui prouve que les superstitions n'ont pas d'âge. C'était à la cour de Louis XVI, à l'époque où l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, vint rendre visite à la jeune reine, sa sœur. Comme il avait visité en tournée toutes les curiosités de Paris, et qu'il s'en montrait fort enthousiasmé, Louis XVI lui demanda s'il avait vu l'église Saint-Denis. La réponse de l'empereur fut négative.

—Je ne connais pas non plus cette royale abbaye, ajouta Louis XVI.

Quoi, mon frère, vous n'avez jamais eu le désir d'aller visiter le lieu que vous habitez un jour, après de vœux ? Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit l'empereur ; partons tous les trois incognito à minuit ; qu'une lettre de cachet, adressée à l'avance au prieur, lui enjoigne de tenir les portes ouvertes à cette heure, et que tout illuminé, soit prêt à recevoir "une famille étrangère qui se présentera dans la nuit".

Le roi et la reine applaudirent à la pensée de Joseph II. Ce fut chez le comble royal à qui se réjouirait de jouer un tel tour, Louis XVI au capitaine des gardes de quartier et au premier gentilhomme de service ; la reine à ses dames d'honneur, d'atours, à sa surintendante et à son chevalier d'honneur.

Ce délassement présenté sous cet aspect mystérieux interrompit quelque peu la monotonie ordinaire. Il ne faut pas grand-chose pour amuser les grands ; il suffit de les faire sortir du cercle tracé de leurs plaisirs officiels.

A la nuit fixée pour leur voyage, le roi, qui se releva avec l'odeur de son premier valet de chambre, l'excellent Thierry, qui avait simulé la scène du grand et du petit coucher, passa en bonne fortune chez la reine, où l'empereur arriva à son tour. Mme de Lamballe se fit attendre. Ce fut des excuses sans fin.

La reine, heureuse de cette équipée, risait aux larmes. A une heure du matin on était en route, à la surprise inexprimable du service de l'écurie, qui avait reconnu les pèlerins ; des relais étaient disposés à l'avance. Pour ne pas traverser Paris on prit par St-Oloud, le Bois de Boulogne et le chemin de la Révolte.

A St-Denis tout était en mouvement. L'ampleur de la lettre de cachet, l'ordre d'illuminer l'église et les souverains, firent deviner une partie de la vérité ; on se douta de la venue de l'empereur ; mais qui pouvait croire que le roi et la reine s'accompagneraient ? Aussi personne ne s'en occupa. Le prieur, charmé de l'occasion de voir Joseph II, voulut jouer de son côté un rôle dans cette mystification réciproque.

Un page déguisé en jockey, courant bride abattue, alla annoncer l'arrivée de ses maîtres.

—Leurs noms ? —Je ne me les rappelle pas bien ; mais si vous êtes si curieux de les connaître, vous pouvez les leur demander.

Le grand prieur et deux acolytes parurent à la porte pour recevoir les étrangers. On les fit entrer dans une salle où des rafraichissements étaient déjà préparés. Le roi masqua avec ap-

pétit, l'empereur prit une tasse de café.

Le grand prieur, ayant reconnu leurs Majestés, conduisit l'illustre société dans l'église. L'empereur donna le bras à la reine, Louis XVI à la princesse de Lamballe, et tous quatre, joyeux naguère, furent tout à coup saisis d'une vague tristesse qui obscurcit leur physionomie ; les moines marchaient en avant, et d'une voix uniforme faisaient l'historique des monuments sans nombre de ce lieu magnifique.

De tous côtés on voyait des sépultures soutenant les insignes de la souveraineté, à chaque pas les regards contemplaient le néant de la mort dans ces épitaphes pompeuses, qui seules restaient l'illustration de ces cœurs froids et insensibles.

L'empereur, habitué, selon l'étiquette de la maison d'Autriche, à parcourir les catacombes où gisaient ses ancêtres, regardait d'un œil stoïque le mausolée des Mérovingiens, des Carlovingiens et des descendants de Hugues Capet ; mais Louis XVI, neuf d'impressions ; mais Marie-Antoinette, qui, depuis son arrivée en France, avait oublié la solennité de ce spectacle ; mais Mme de Lamballe, à l'âme si jeune, ne pouvaient comme Joseph II demeurer impassibles en présence de ce lieu solennel ; ils se rapprochaient involontairement les uns des autres et se promenaient inquiets au milieu de ce chaos mortuaire, où les rangs étaient si pressés, et dans lequel deux au moins des trois venaient un jour prendre place.

Ils écoutaient à peine les explications données par le prieur, à tel point leur préoccupation était complète. Le religieux, qui s'en aperçut, et d'ailleurs un courtisan véritable, crut qu'il convenait d'abréger la grande leçon et précédant toujours ses bêtes, il se dirigeait vers le trésor de l'église, lorsqu'à la vue d'un caveau béant et illuminé près duquel on passait sans s'y arrêter, l'empereur tirant le prieur par la manche, lui dit : —Père, où conduit cette voie ?

—Aux souterrains où reposent les princes augustes de la maison de Bourbon.

—Il y a donc là Henri IV et Louis XIV ? s'écria l'empereur ; avec votre permission, nous y entrerons, Sire, poursuivait Joseph II en s'adressant à Louis XVI, ceci en avance d'holme.

Cette plaisanterie fit faire la grimace au roi, la reine aussi sentit son cœur se serrer ; mais tous deux craignant les railleries de l'empereur, le suivirent. ... Quelque chose au bas de l'escalier leur barra le chemin ; c'était une forme longue et étroite recouverte d'un vaste tapis de velours noir, brodé d'une croix blanche, ayant aux angles les armes de France ; des larmes et des fleurs de lis, des doubles L et des couronnes royales complétaient la décoration de ce poêle funèbre ; il fallut que les religieux le dérangeassent pour laisser le passage libre.

—Qui est-ce ? demanda Louis XVI.

Le prieur de l'abbaye auquel il s'adressait tressaillit, et d'une voix basse, en inclinant profondément la tête, répondit : —Le cercueil du prédécesseur de Sa Majesté aujourd'hui glorieusement régnante.

—Quoi ! s'écria la reine en palissant, est-ce une place convenable pour notre aïeul ?

Les trois religieux recouvrant leur front du capuce monastique, s'étaient humblement agenouillés... La famille royale ne jouissait plus d'un incognito dont elle-même venait de se dépouiller ; il y eut un moment de silence, puis le roi dit : —Messieurs, relevez-vous !

Le prieur, obéissant, répondit à la reine : —Madame, un usage solennel, et consacré dans la grande étiquette des cérémonies funèbres des rois de France, veut, que le dernier monarque décédé demeure au pied de ce degré en attendant son successeur ; et c'est seulement à l'arrivée de celui-ci qu'il va prendre la place qu'on lui réserve. Voyez ce candélabre, ajouta le prieur, il supporte autant de lampes que le roi a régné d'années ; on les éteint une à une, et c'est ainsi qu'on se rend compte de son règne, son bon frère et Mme de Lamballe s'agenouillèrent et récitèrent pieusement le *De profundis*, que répéta le reste de l'assemblée.

En ce moment il s'éleva sous ces voûtes un vent impétueux qui souleva par trois fois le drapeau funèbre, et si violemment la dernière, qu'il heurta le lampadaire mystérieux et en éteignit la plus grande des lumières ; dix sept autres restèrent allumées, et on était en 1776.

Un cri d'effroi partit de toutes les bouches, et la reine se jeta dans les bras du roi.

—Partons, dit celui-ci en entraînant la reine, tandis que l'empereur soutenait Mme de Lamballe, qui s'était évanouie.

Le retour à Versailles fut rapide et la conversation languit pendant le trajet. Chacun mentalement faisait le compte... 1776 et 17... et arrivait ainsi à 1793, la date fatidique.

Le malheur est que ces sortes d'histoires ne s'écrivent jamais avant mais toujours après la catastrophe prédite, et comme la fameuse prophétie de Casotte, celle-ci ne fut connue que bien longtemps après la Révolution. On ne l'empêche pas d'être intéressante — mais ça pourrait bien naître à son authenticité.

—LES—
Veuves d'artistes
—ET—
D'ECRIVAINS.

LES

La mort de Mme Alphonse de Neuville a fait songer aux veuves d'artistes et d'écrivains qui ont occupé l'attention publique. C'est qu'elle fut jusqu'à son dernier souffle une veuve idéale par la religieuse tendresse avec laquelle elle garda la mémoire du grand peintre dont le patriotisme et le talent ont consolé nos glorieuses défaites.

Elle avait été une fleur de beauté, d'esprit parisien, de délicatesse artistique.

Dès qu'elle s'étaient rencontrés, elle et lui — elle, la directe exquise des Bouffes, alors magnifiquement resuscité par Offenbach ; lui, l'artiste plein de jeunesse, de génie et d'avenir — elle avait quitté la scène pour partager sa vie. Aurélie Marchal avait été, dès ce jour, pour Alphonse de Neuville l'incomparable compagne de ses travaux et de ses luttes. Elle l'avait connu pauvre, à ses débuts. A peine commençait-il à dessiner le premier tableau : *Le 5e bataillon de chasseurs à pied*, qui parut à l'Exposition de 1859 et qui lui valut les encouragements de Delacroix. On peut dire qu'elle gravit, à côté de lui, échelon par échelon, la glorieuse montagne qui couronnerait les *Dernières Cartouches*.

Lui disparu, elle n'eut qu'une passion : la gloire de son nom. Et quelle joie pour elle lorsque ses contemporains l'eurent consacrée par le bronze ! Elle s'était repliée sur elle-même et enfermée dans son courage pour rester seule avec celui qu'elle avait aimé.

D'un tout autre caractère, mais singulièrement originale et énergique en sa personnalité, avait été la veuve de Michelet.

Après avoir été l'auxiliaire effacée mais active de son mari pendant de longues années, Mme Michelet ne se crut pas autorisée à rester dans le repos après sa mort. Elle s'appliqua à retrouver et à publier tout ce qui restait de l'écrivain, fragments, notes, impressions littéraires. Elle se chargea de parachever l'un de ses derniers ouvrages. Elle raconta sa vie. Elle militait dans les journaux pour sa défense. Puisqu'il n'était plus là, c'était à elle de le garder contre la mauvaise foi, l'injustice, la calomnie !

Certes, il y eut plus d'un travers chez cette veuve un peu sèche, ombrageuse, irritable. Mais aussi quelle vaillance toute virile !

Mme Edmond Adam s'est, elle aussi, noblement enveloppée du nom qu'elle porte. Elle l'a illustré. Dans la politique comme dans les lettres, elle est demeurée fidèle aux opinions et aux amitiés de l'homme dont elle avait partagé les angoisses, les périls et les responsabilités à travers le siège de Paris. En dehors de ses livres de pure imagination féminine, combien de pages vibrantes, dans la *Nouvelle Revue* et ailleurs, où respire le plus fier patriotisme !

Aujourd'hui encore, la *Parole française* à l'étranger atteste les qualités militantes, le tempérament éloquent de Mme Edmond Adam.

Comment ne pas saluer, entre toutes, Mme Alphonse Daudet ? Quelle union plus délicate plus intime par l'esprit et le cœur et qui ne se démentit pas un seul jour ! Ménage discret, charmant, tout rayonnant des ivresses de la vie de famille, sous les yeux d'une mère adorée.

Mme Daudet n'a jamais été plus complètement à son cher Alphonse que depuis la mort de l'enfant séparé ; et c'est, entre elle et son fils Léon, une émulation exemplaire à protéger et à grandir la gloire du glorieux écrivain.

C'est encore Mme Taine qui fait citer parmi celles qui se montrent jalousement attachées au souvenir du lien conjugal. Rien ne fut indifférent de ce qui la rappelle. Elle veille sur l'œuvre du maître comme si elle était sienne. Elle recherche et réunit avec un zèle pieux sa correspondance.

Combien aussi, comme Mme Meissonier, ont pris à cœur de

faire valoir, au prix d'un désintéressement hors de pair, les titres et la renommée de celui qui n'est plus ! En se dépouillant de chefs-d'œuvre, d'objets, de souvenirs en sa possession pour les donner à la France, Mme Meissonier s'est bien moins préoccupée de paraître magnifique que d'ajouter à l'apothéose de Meissonier devant la postérité.

Mme Alexandre Dumas, dont l'esprit et la grâce ont charmé les dernières années de l'illustre dramaturge et qui entoure sa mémoire d'un culte si pieux et si intelligent, surveillant les rééditions, ne permettant pas que l'on publie les essais que son mari voulait remettre sur le métier. Elle est fille, on le sait, de Régulier, dont le nom est une des gloires de la Comédie-Française. A côté d'elle, Mme Octave Feuillet, dont le talent revivait en elle, et qui a donné à la *Revue des Deux Mondes* des nouvelles dignes de lui.

Un double sentiment de respect et de compassion l'accompagne aujourd'hui dans sa détresse la veuve d'une individualité littéraire puissante, emportée avant d'avoir pu donner sa mesure, et qui a presque atteint au génie. Mme Villiers de l'Isle-Adam supporte dignement, avec un pudor austère, les privations et les souffrances. Elle a un fils. Il a fallu l'insistance de ses amis pour la contraindre à avouer sa misère. Le poète était pauvre et il est mort jeune ! Elle s'occupe à réunir ses œuvres, ses esquisses, ses ébauches éparées.

Qui l'admirerait cette sollicitude touchante bravant l'opprobre et la douleur et tant d'infortune courageusement subie ?

Il en est, au contraire, à qui une destinée moins cruelle et leur esprit d'ordre ont permis d'amasser une humble aisance.

Quand sonne pour elles l'heure d'aller retrouver le défunt, elles croient répondre à son vœu en léguant tout ou partie de ce qu'elles économisèrent ensemble à des fondations littéraires ou bienfaisantes. Témoin Mme Edgar Quinet dont on a justement déploré certaines exagérations sectaires, mais qu'on ne peut s'empêcher de louer de ses libéralités d'homme tombé.

Mais les veuves d'artistes ou d'écrivains célèbres ou distingués ne sont pas toutes en vue. Nombre d'entre elles, à partir du jour où elles ont été seules au monde, se sont condamnées à une véritable claustration. Leur veuvage est pour elles une sorte d'in-passe.

D'autres, sans se dérober absolument au regard public, se sont confondues dans leurs anciennes relations mondaines ou dans le cercle fermé de la vie de famille. On ne les aperçoit un on n'entend prononcer leur nom que si l'opinion l'évoque, ou s'il apparaît en quelque service funèbre, au bout de l'an, à une cérémonie qui intéresse leurs enfants.

Mais on n'oublie pas pour cela Mme Edmond About, Mme Edouard Hervé, pas plus que Mme Henry de Pène, Mme Charles Garnier — pas plus qu'on n'aurait oublié, dans le Paris des salons, dans le Paris aristocratique et intellectuel, où elle avait si longtemps brillé, Mme Caro, la femme de l'éminent professeur et critique.

L'artiste et l'écrivain ne sont pas toujours des époux mûbles. Mais il y a chez eux et autour d'eux un prestige, une intensité de vie, un je ne sais quoi de libre, de familier, de "grisant" qui prend tout entière la femme qu'ils associent à leur travail et à leur gloire. Elles sentent que tout ne meurt pas avec eux, et elles s'excellent dans leur survie en leur continuant après l'adieu suprême le doux et cordial appui de leur tendresse, se souvenant de ce vers de Musset :

Le seul bien en ce monde est la main d'une amie.

La mode et les cheveux.

Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes faisait découvrir, nous a appris que la coquette de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent le chevelure était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur ! Mme de Staël était rouge, d'un rouge à rendre fous les amoureux de notre temps.

"Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir des cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'elle se naturellement rouges : ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement."

Voilà un bon rapport ! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël ?

Histoire d'un Confetti.

Ce siècle n'avait pas encore un an, Rome persistait à remplacer Sparte, lorsque je naquis dans une fabrique de papier d'un quartier excentrique.

Ce que furent mon père et ma mère, je ne l'ai jamais su au juste, car c'est précisément à leur destruction que je dus ma naissance. Tous deux furent en effet être de vieux chiffons dont la mise en capilotade produisit la bouillie dégoûtante et informelle dont je naquis, moi, si propre et si gentil. — tel le papillon qui naît de l'effluve chrysalide !

Suis je d'origine relevée ou d'une basse extraction ? Suis je issu enfin d'un calicot vulgaire, d'une toile à laver ou d'une fine batiste ? Je n'en sais rien, mais foi !

Mes souvenirs précis ne datent que de l'instant où, sous le choc d'un emporte-pièce, je me sentis tout à coup devenir une petite personnalité ronde, ramante, alerte, vêtue d'un voyant habit écarlate.

J'étais alors dans une énorme boîte avec d'innombrables petits frères, tous exactement semblables à moi. A côté, dans d'autres boîtes, il y avait d'autres familles de confettis, affreusement habillées de jaune, de bleu ou de vert.

Ma prime jeunesse fut peu fertile en incidents. Tout ce que je puis en dire, c'est que je fus tout de suite assez vigoureux pour me suffire à moi-même et que je fus ainsi la joie d'ignorer les "remplaçantes", les nourrices mercenaires de la pièce de M. Brieux.

A peine venais je d'ouvrir ma petite rondelle à la lumière que l'on m'enfermait avec quelques autres milliers de mes frères dans un sac en papier et que je fus emporté je ne sais où.

Au poids qui pesa sur moi, je sentis que l'on avait dû entasser sur notre sac, d'autres sacs, et à une sensation de roulement, que l'on nous emportait en voiture. Pais, ce fut un arrêt brusque et bientôt notre sac, prestement enlevé, demeura immobile. ... Evidemment nous étions arrivés dans un magasin et nous n'avions plus qu'à attendre l'époque où les confettis vont en guerre.

Cet emprisonnement dura quelques mois, pendant lesquels, bien que d'une bonne pâte, j'eus maintes fois des velléités de révolte. Mes frères et moi finissons par voir rouge ! Inutiles colères, d'ailleurs, le papier de notre prison était solide.

Enfin arriva le jour béni de la délivrance ! C'était hier, matin. Notre sac avait été quelque peu secoué déjà, quand soudain, il s'ouvrit ! J'étais dans une magnifique boutique de jouets des grands boulevardiers ! Je dois dire, pour être sincère, que j'en ressentis une grande joie et aussi de l'orgueil. Pendant ma captivité j'avais, quoique rouge, une peur bleue de me réveiller à l'étalage d'un de ces misérables camelots qui s'improvisent marchands de confettis en plein vent. Vraiment, je crois que j'ai dans les veines du sang de batiste ou de jolies toiles de Hollande et peut-être quelques globules de sang de "point d'Alepon" ou de "point de Venise".

Quand je pus distinguer les choses extérieures, ce fut pour apercevoir une délicieuse Parisienne penchée sur moi — je devrais dire "sur nous", mais il me sembla que ses jolis yeux me fixaient de préférence.

Soudain, un frisson exquis fit tressaillir les fibres de mon feu papier. La charmante jeune femme venait de plonger sa main fine, précieusement baguée, dans notre sac et une odeur exquise d'ambre et de violette flottait autour de nous. ... C'était notre première aventure et je crois que nous en rougîmes tous encore davantage. ...

Evidemment nous lui plûmes, à la délicieuse Parisienne, car elle nous versa aussitôt dans un roncien de soie brochée vieux rose qu'elle retenait à nos bras par un beau ruban de satin assorti.

Quelles minutes inoubliables je passai dans ce séjour soyeux tout parfumé ! Décidément j'ai du sang de fine batiste et de vraie dentelle dans les veines ! Hélas ! le rétre fut de courte durée ! Je me sentis bientôt saisi avec une poignée de mes frères par une menotte nerveuse qui me lança violemment dans l'espérance. ...

Quand je revins à moi, je m'aperçus que j'étais tombé sur la moustache blonde d'un jeune homme. Je m'y accrochai désespérément. Mais le jeune homme s'étant mis à sourire, je dus lâcher prise et glissai dans un creux de sa pelisse.

Grâce aux frictions de l'astrakan, je pus me maintenir dans cet endroit dangereux où je rencontrais quelques collègues multicolores.

Ah ! j'ai vu de là de terribles batailles ! J'ai vu de bien séduisantes minois rieurs, et aussi de bien vilaines trognons courroucées. J'ai vu d'amusantes et

gracieuses lattes et aussi des pugilats répugnants. ... Mais le bonheur ne saurait durer. Le jeune homme blond, manquant soudain de projectiles, recueillit dans la fourrure le menu fretin, et j'allai, brusquement heurter avec quelques autres confettis les lèvres d'une ravissante créature. ... qui faillit m'avaler ! A demi étranglée, elle toussa, et son souffle m'envoya rouler à terre dans un épouvantable mélange de confettis meurtris et traînés dans la fange, de lambeaux pleins de poussière et de papiers affreux, que des voyons brillants se dispaient entre eux.

Quel supplice commença pour moi ! Je fus successivement piétiné par de vulgaires souliers, par des godillots de pionniers, par des semelles d'escarpins, par d'élegantes talons Louis XV.

Un jupon de soie qui m'emportait dans sa dentelle me déposa sur la chaussure, où un sabot de cheval m'écrasa lourdement.

Collé soudain à la roue d'un omnibus, je traversai le boulevard des Italiens.

Retombé de l'autre côté de la rue, je fis cent mètres entre les doigts d'un canotier noir.

Resté sur le sol, je fus ramassé par un louche individu avec une poignée d'autres petits confettis, meurtris et salis, pour être glissés dans le cou d'une gentille ouvrière. Mais un agent s'étant interposé, une bagarre s'ensuivit et je fus lancé sur le lépi dudit agent, que je suivis de force au poste de la rue Dronot.

Le soir, sortant du poste et passant devant la porte du *Gaulois*, l'agent eut l'idée de me couvrir de képi pour me débarrasser de moi et de quelques autres. ... Il avait négligé dans la soirée et je vis le moment où j'allais finir mes jours dans l'immonde bouillie. ... Mais, Dieu merci ! le hasard voulut que je tombasse sur le pardessus d'un rédacteur qui entra au journal, me véhicula jusque dans une salle de rédaction et me déposa, sans s'en douter, sur un bureau. ... La tentation était trop forte pour un confetti lettré ; j'y rédisai au chaud ma petite histoire.

La fin de cette histoire, hélas ! je puis l'écrire d'avance ! Tout à l'heure, les garçons vont faire le ménage. Epoussetés ou balayés, je serai poussé dans la boîte à ordures, de là dans la rue. ... On inondera le ruisseau ; les ruisseaux m'entraîneront dans un abîme : l'égoût ! Et de là, je gagnerai la Seine, et si je ne m'échoue pas dans quelque vase, la mer !

A moins que, plus simplement, je ne rechte le confetti d'appartement, le confetti éternellement chassé et éternellement retrouvé, n'importe où, dans un vêtement, dans le capotage d'un fauteuil, dans une rasure de parquet, le confetti inamovible, immortel, petite glu de papier que l'on retrouve comme les mousquetaires, vingt ans après ! ...

Et cet autre, cet autre, cet acteur renommé, ce valet bon apôtre, que Molière eût aimé, et dont il eût fait même un Tartuffe fort laid. Car un Tartuffe extrême Vaut moins qu'un bon valet !

O Coquelin du rire Jusqu'aux larmes parfois, De toi que peut-on dire, Quand on l'a dit cent fois ?

Tu sais être tragique aussi, quand il faut, Héroïque, énergique, Epée et cœur en haut.

Ta voix, qui d'ordinaire Baillie, plaisante ou rit, Du drame sanguinaire Peut pousser le grand cri.

Grave, profonde, émue, Forte dans l'entretien, Elle se quitte remue L'ardente passion.

Malgré son nez fort drôle, Ce Coquelin-Flambeau Est parfait dans son rôle, Ou mieux, il est très beau.

Des soldats de sa taille, A tête de lion, Héros dans la bataille, Font un Napoléon.

Napoléon lui-même, Peut-être avec remords A Waterloo suprême, L'a su, les voyant morts.

Mais l'*Aiglon* n'est point l'œuvre Qui fut un apprenti, Un tout jeune manœuvre, Médiocre ou petit.

L'œuvre qui vient de naître Dans un large cerveau, Est une œuvre de Maître Eclatant et nouveau.

Elle a tout le génie De la conception, Comme aussi l'harmonie De l'exécution.

Comme elle est dramatique D'âme et de vérité, Vivante et pathétique, D'une étrange beauté !

RIMES ET CRIMES

O gens de cette ville Qu'on appelle Croissant, Mais que fonda Brissant Sous un nom moins récept,

Qu'est-ce donc ? En Carême ... Et ce drame nouveau, D'une beauté suprême, Vaut-il notre bravo ?

Car tous, hommes et femmes, Tous, nous applaudissons, Sentant dans nos flammes, Passer comme nos frissons.

C'est que la comédienne, Dite Sarah Bernhardt, En charmant notre oreille Est sublime en son art.

Comme elle est admirable, Quand de ses lèvres sort Sa voix incomparable, D'argent, qui vaut de l'or !

Car sa voix sans pareille, Point le timbre est vainqueur En charmant notre oreille, Fait vibrer notre cœur.

Et comme elle remue Dans ce cœur tout vibrant Et dans notre âme émue Ce qui peut être grand !

Cette voix, quand les notes Villesent tous les jours Dans la laideur des autres, Se rejouit tous jours.

Cette voix serait-elle, En jeunesse, en beauté, A jamais immortelle Dans l'immortalité ?

N'est-elle point caline, Lorsque le héros dort, Votre même féline Ou de chatte au poil d'or ?

Mais elle sait tout dire : Ce qui fait soupirer, Ce qui peut faire rire Et ce qui peut faire pleurer.

Musical, elle exprime Harmonieusement, Dans la prose ou le rime En fleur, tout sentiment.

C'est une enchantresse, Cette Sarah Bernhardt, La grande charmeuse Par la nature et l'art.

Car cette créature, Théâtre et l'homme, Est vraie à la nature, Dont l'art est l'ornement.

Dans son corps mince et frêle D'Archiduc triste et blond, Et qui se cherche une aile D'Aigle fier, quel *Aiglon* !

Puis, comme cette femme, Qui pourrait s'attendre, Le cœur froid sans âme Et sans cœur, sait mourir !

Car c'est là poésie, Qu'il nous faut admirer, Divine hypocrisie, De l'art qui fait pleurer.

—De l'art, de l'art suprême, Glorieux, radieux, Qu'il faut aimer, qu'on aime, Qui fait les demi-dieux.

Et cet autre, cet autre, Cet acteur renommé, Ce valet bon apôtre, que Molière eût aimé,

L'eau d'Abita est la meilleure Pourquoi ? Abita veut dire